



## Les Aventures d'une morte

Lorsqu'on prend le chemin de fer de Fougères à Saint-Brice, on ne tarde pas à apercevoir, sur un riant coteau qui domine la vallée du Nançon, le petit bourg de Lécousse.

Son clocher pointu ressemble de loin, quand les cloches se font entendre, à un long bonnet de laine planté sur le chef branlant d'un vieillard.

C'est au bourg de Lécousse que résidait, au commencement du siècle dernier, un curé qui, de temps à autre, du haut de la chaire, disait à ses ouailles :

« Au jour du jugement dernier, lorsque le bon Dieu s'écriera : Curé de Lécousse, où es-tu ?... Je me cuterai comme Adam après sa faute dans le Paradis terrestre, et je ne répondrai pas.

« Il criera plus haut : Curé de Lécousse, où es-tu ?... Je me cuterai encore plus avant et ne dirai rien.

« Mais le bon Dieu qui sait tout, qui entend tout, s'avancera vers moi et me dira d'un air menaçant : Curé de Lécousse, qu'as-tu fait de tes paroissiens ?... Alors je serai bien obligé de répondre, et je lui dirai : Mon Dieu ! pardonnez-moi ; mais bêtes vous me les avez donnés, et bêtes je vous les rends. »

C'est à ce même curé qu'est arrivée l'aventure suivante, si l'on en croit un petit couturier de Lécousse auquel nous devons ce récit.

\* \* \*Un paysan, du nom de Pierre Marchand, dont la demeure était isolée des autres habitations du bourg, s'aperçut qu'on venait, la nuit, dérober les légumes de son courtil.

N'étant pas très brave, le bonhomme n'osa pas s'embusquer dans les ténèbres pour appréhender le voleur au collet. Il imagina un autre moyen :

« Si je lui envoyais, pensa-t-il, quelques grains de plomb dans les jambes, je pourrais l'empêcher de courir et m'assurer qu'il est du pays. »

Sa femme, Jeanne Martin, qui n'avait pas grande confiance dans son adresse, lui dit :

— Prends garde de mal ajuster et de faire un malheur.

— Non, non, répondit-il, et fier de son idée, il s'en alla un soir se coucher sur la paille de son hangar, son fusil près de lui, espérant bien que le voleur ne lui échapperait pas.

En effet, à peine venait-il de s'étendre sur la paille, qu'il entendit du bruit. Il se leva doucement, remué par la peur, vit une masse sombre se glisser sous une haie et se diriger vers le carré de choux. Il prit son fusil, crut bien ajuster dans les jambes et fit feu. Un cri affreux se fit entendre.

Jeanne, non encore couchée et qui était occupée à cuire de la galette, accourut bien vite, une lanterne à la main. Ô ciel ! le mari et la femme trouvèrent une pauvre vieille étendue par terre, ne donnant plus signe de vie.

Tous les deux restèrent, un instant, muets de terreur, en reconnaissant une de leurs voisines. « Que faire ? que devenir ? » s'écrièrent-ils. La situation était grave, en effet, Pierre Marchand, les larmes aux yeux, se voyait déjà entre deux gendarmes à la prison de Fougères.

\* \* \*Jeanne fut la première à se remettre de son émotion. « Les femmes sont toujours plus rouées que les hommes », ajouta le couturier.

— Personne ne nous a vus ni entendus, dit-elle ; mettons la vieille dans un sac, et allons la déposer à la porte de M. le curé.

Pierre, plus mort que vif, alla chercher un sac, mit la bonne femme dedans, chargea le tout sur son dos et s'en alla, suivi de Jeanne, vers la demeure du prêtre.

Arrivés au presbytère, ils placèrent le corps de la bonne femme, déjà raide, debout et appuyé sur la porte. Puis Jeanne appela d'une voix affaiblie : « M. le recteur ? M. le recteur ? Je voudrais me confesser avant de mourir. Je meurs... Je meurs ! »

Le brave homme de curé se leva précipitamment, mit sa soutane de travers et vint ouvrir la porte, une chandelle à la main.

Les cris plaintifs avaient cessé, et les époux Marchand s'étaient sauvés.

Le cadavre de la vieille s'abattit sur le prêtre et éteignit sa lumière. Il appela sa servante, son domestique, et tous les trois réunis constatèrent, à leur tour, que la bonne femme était morte.

L'infortuné curé se lamentait de n'avoir pu secourir cette femme, peut-être en état de péché mortel. Il se trouvait aussi malheureux que Pierre Marchand et répétait comme lui : « Que faire ? que devenir ? »

Sa servante lui dit :

— Rassurez-vous, monsieur le recteur, Jean votre domestique va mettre la vieille dans un sac et la porter au gué de Marvaise. On supposera qu'elle s'est nayée (1).

— Faites ce que vous voudrez, répondit le curé atterré.

\* \* \*

Jean venait de quitter le bourg, lorsqu'il fut rejoint par un individu portant, comme lui, un sac sur le dos.

Après avoir cheminé ensemble quelques instants, le garçon du curé vit bien que son compagnon ne le connaissait pas, et seulement alors il osa lui demander ce qu'il avait dans son sac.

L'autre, qui supposa qu'à pareille heure il ne pouvait avoir affaire qu'à un voleur de son espèce, avoua, en riant, qu'il avait été à même de dérober un cochon tout entier, tué et habillé ; mais le croyant trop lourd, il s'était contenté d'en prendre la moitié.

— Je le regrette maintenant, ajouta-t-il, car me voilà à deux pas de ma demeure.

— Moi, répondit Jean, j'ai été plus gourmand que toi. J'en ai un tout entier sur le dos, que j'échangerais volontiers contre ta moitié, car je suis encore à plus de deux lieues de chez moi, et je n'en puis plus.

— Si cela te va, ce n'est pas de refus, il est sain au moins ?

— Comme un gardon.

Et nos deux voyageurs échangèrent leurs fardeaux. Ils se donnèrent ensuite une poignée de main et se séparèrent.

Jean prit un sentier détourné, et rentra promptement au presbytère où il raconta ce qui lui était arrivé, à la grande joie du recteur et de la servante.

Le voleur, en rentrant chez lui, jeta son sac par terre en disant : « V'là ti un cochon qué lourd. » Puis il s'approcha du foyer en racontant à sa femme ses aventures de la nuit.

— Tu dois avoir faim, notre homme ; veux-tu une grillade de lard frais ?

— Volontiers, répondit-il.

Et sa femme s'en alla déficeler le sac. Qu'on juge de leur stupéfaction en voyant le cadavre !

— Oh ! tout de même, marmotta le voleur, j'ai été joué comme un imbécile que je suis.

— Tout cela est bel et bon, répondit sa femme ; mais le plus pressé est de nous débarrasser de cette vieille. Attache-la solidement sur le cheval aveugle que tu as amené hier ici, et qui n'a pas été vu de nos voisins. C'est aujourd'hui la foire de Fougères, et, en mettant la bête sur la route, elle va suivre instinctivement les premiers chevaux qui vont passer. Dépêchons-nous, car voici le jour.

Ils placèrent la vieille, à califourchon, sur la haridelle, la ficelèrent solidement, lui ramenèrent son capuchon sur le nez, et conduisirent le cheval sur la route.

\* \* \*

Des paysans, avec des charrettes et des bestiaux, ne tardèrent pas à arriver de toutes parts, et comme le jour commençait seulement à poindre, ils ne firent pas attention ni à la vieille ni à son cheval.

La bête aveugle suivit les autres animaux et arriva sur la place d'armes à Fougères.

Un marchand de faïence venait de s'y installer, lorsqu'il vit le cheval de la vieille arriver en droite ligne sur sa marchandise étalée par terre. Il cria de toutes ses forces : « Hé, hé ! la vieille, tirez sur la bride ! tirez sur la bride ! » mais la bonne femme ne bougea pas.

Le cheval avança brisant sous ses pieds soupières et assiettes.

Le marchand furieux s'empara d'un bâton et frappa, de toutes ses forces, la bête et la vieille. Celle-ci tomba par terre, et la foule, ameutée autour d'elle, s'aperçut qu'elle était morte. Les gendarmes accoururent et s'emparèrent du marchand qu'ils conduisirent en prison.

Un médecin fut aussitôt appelé, et déclara que la bonne femme avait été tuée d'un coup de fusil en pleine poitrine, et n'était certainement pas morte des coups de bâton qu'elle avait reçus.

Sur cette déclaration, on rendit la liberté au marchand, et on lui donna le cheval aveugle pour l'indemniser de ses pots cassés.

La justice eut beau faire, elle ne découvrit pas le coupable. Ce ne fut qu'à son lit de mort, que Pierre Marchand raconta ce qui lui était arrivé et mit ainsi en repos la conscience du curé de Lécousse



[www.miladh.com](http://www.miladh.com)

021 888 777 42

0901 323 9008